



ESSAI ÉDITORIAL

Récupérer le Miel dans la Ruche

Accessibilité des Ressources en Afrique et dans les Caraïbes

Joshua Robert BARRON

ORCID: 0000-0002-9503-6799
ACTEA, Enoomatasiani, Kenya
Joshua.Barron@ACTEAweb.org

Introduction

L'Afrique n'est pas pauvre. Selon les données utilisées, le PIB annuel du continent africain, où je vis, se situe entre 2,8 et 3,7 billions de dollars américains.¹ Alors que le PIB par habitant des pays du Nord (minorité mondiale) reste nettement supérieur à celui des pays africains, le PIB du continent représente une richesse inimaginable pour la plupart d'entre nous. Mais il est évident que tous les Africains n'ont pas un accès égal aux ressources. La richesse pétrolière de la Libye lui confère un PIB par habitant de 7 091 dollars américains. Le PIB par habitant du petit Burundi n'est que de 233 dollars. Cependant, le Burundi compte un certain nombre de multimillionnaires qui s'accaparent la part du lion des revenus annuels, faussant ainsi la moyenne : les pauvres du Burundi sont, selon les normes mondiales, très pauvres. Les statistiques pour les Caraïbes racontent une histoire similaire. Si de nombreux Caribéens, comme de nombreux Africains, souffrent d'une pauvreté réelle et dévastatrice, les Caraïbes elles-mêmes ne sont pas pauvres.

L'Afrique et les Caraïbes noires ne sont pas pauvres. Qu'il s'agisse de ressources naturelles ou du potentiel de travail et de créativité humaine, elles sont riches. Mais il semble souvent que les nations industrialisées riches du

¹ Tous mes calculs sont basés sur les chiffres rapportés par Pallavi Rao, « Mapped: Just Five Countries Make Up Half of Africa's GDP » ('Cartographie : cinq pays seulement représentent la moitié du PIB africain'), *Visual Capitalist*, 5 octobre 2024, <https://www.visualcapitalist.com/mapped-just-five-countries-make-up-half-of-africas-gdp/>. Pour me situer dans cette discussion, je suis né et j'ai grandi aux États-Unis, mais je vis avec ma famille au Kenya depuis deux décennies, où j'ai occupé diverses fonctions ministérielles et où je travaille actuellement comme enseignant en théologie et éditeur. Bien que je traite à la fois des réalités africaines et caribéennes dans cet essai, mon contexte principal, et donc la source de la plupart de mes statistiques et exemples, est le continent africain.

monde — les anciens colonisateurs impériaux d'Europe, les nouveaux colonisateurs économiques à l'Ouest (par exemple, les États-Unis, le Canada, les pays de l'UE) et à l'Est (par exemple, la Chine) — continuent de s'enrichir aux dépens de l'Afrique et des Africains, des Caraïbes et des Caribéens.

L'Afrique et les Caraïbes noires ne sont pas pauvres. En matière de créativité, de production de connaissances et d'inventivité entrepreneuriale, l'Afrique et les Caraïbes sont d'une richesse incommensurable. Au Kenya, où je me sens chez moi et où je vis depuis près de vingt ans, par exemple, les éleveurs semi-nomades qui vivent loin des routes goudronnées et de l'électricité (à l'exception des panneaux solaires et des petits générateurs portables coûteux) ont néanmoins accès à des services de paiement mobile, même sans smartphone, depuis le lancement de M-Pesa par Safaricom en 2007. Son utilisation s'est généralisée à tous les niveaux économiques avant même que la plupart des Nord-Américains ne prennent conscience de ses possibilités. En matière de production de connaissances, en particulier dans les domaines de la théologie, des études bibliques et du christianisme mondial, les Africains et les Caribéens d'origine africaine produisent régulièrement de nombreux nouveaux articles, chapitres, monographies et lancent chaque année de nouvelles revues à cataloguer. Cependant, l'accessibilité reste très inégale.

Édition et Accès aux Ressources en Afrique et dans les Caraïbes Noires

De nombreux universitaires africains et caribéens publient leurs travaux auprès d'éditeurs du Nord. En conséquence, même des universitaires chevronnés et respectés comme Jesse N. K. Mugambi, du Kenya, n'ont pas les moyens d'acheter un exemplaire d'un ouvrage dans lequel ils ont publié un chapitre, ce qui signifie qu'il est probablement également inabordable pour leurs communautés religieuses et universitaires locales, qui devraient pourtant constituer leur public principal.² Alors que l'enseignement théologique dans les pays du Nord/le monde minoritaire semble connaître un déclin rapide — le monde théologique a récemment été stupéfait par l'annonce de la fermeture, après 130 ans d'existence, de *Trinity Evangelical Divinity School* (TEDS), l'une des facultés de théologie les plus importantes et les plus influentes au monde — l'enseignement théologique en Afrique continue de se développer. Chaque année, de plus en plus d'institutions théologiques demandent leur accréditation à l'Association Chrétienne de Théologie et d'Éducation en Afrique (ACTEA) et le nombre de membres d'associations universitaires telles que l'*Africa Society of Evangelical Theology* (ASET) et l'*African Homiletics Society* (AHS) ne cesse d'augmenter. De même, la *Caribbean Evangelical Theological Association* (CETA) reste active et participe aux conférences internationales du Conseil

² C'est une plainte dont le professeur Jesse m'a fait part à plusieurs reprises.

International pour l'Éducation Théologique Évangélique (ICETE en anglais). La *Conference on Theology in the Caribbean Today* (CTCT) maintient une activité soutenue.

Pourtant, tant en Afrique que dans les Caraïbes, les enseignants et les étudiants n'ont souvent pas les moyens d'accéder aux principales revues et maisons d'édition du monde minoritaire. Les services d'abonnement tels que Brill, EBSCO Host, JSTOR, Project Muse, Routledge, Sage Journals, et Wiley Online Journals sont généralement destinés aux bibliothèques universitaires prestigieuses (et riches) du monde minoritaire et sont tout simplement hors de portée pour la plupart d'entre nous ici en Afrique et dans les Caraïbes. Il en va de même pour les séries de livres essentiels tels que la *Bible and Theology in Africa* (Peter Lang), *Études Théologiques Africaines* (Brill), et *Studies of Religion in Africa* (Brill). Certaines séries sont proposées à des prix plus raisonnables, comme *African Christian Studies Series* (Pickwick Publications, une marque de Wipf et Stock) et *ASET Series* (Langham Global Library, une marque de Langham Literature),³ toutes deux publiant en anglais — mais les frais d'expédition internationaux et les droits de douane locaux exorbitants sur les livres importés constituent un obstacle difficile à surmonter.⁴ Par conséquent, les connaissances produites par les chercheurs ici en Afrique (j'écris depuis le Kenya) sont souvent exportées vers le monde minoritaire, puis réimportées en Afrique pour le profit du monde minoritaire à des prix que nous, ici en Afrique, ne pouvons tout simplement pas nous permettre. La situation est très similaire pour les chercheurs des Caraïbes.

En tant que formateur théologique de terrain, je me passionne depuis longtemps pour l'accessibilité des ressources pour mes étudiants. Pendant la pandémie de Covid, mes cours certifiés de l'Institut biblique dans les zones rurales du Kenya ont été annulés en raison des mesures de confinement imposées par le gouvernement. Dans l'impossibilité de mener à bien mes activités d'enseignement habituelles, je me suis tourné vers les possibilités offertes par les réseaux sociaux et les espaces virtuels pour continuer à échanger avec des pasteurs, des étudiants et des professeurs de théologie africains et à leur servir de mentor. Cela m'a notamment amené à cofonder, avec mon ami zambien Wakahuholesanga Chisola, le réseau *African Christian Theology* (Théologie Chrétienne Africaine), un groupe Facebook privé (fermé aux non-membres) (voir www.facebook.com/groups/AfricanChristianTheology). Le

³ Par souci de transparence totale, je tiens à préciser que je suis actuellement l'un des éditeurs de la série *African Christian Studies Series* (Série d'Études Chrétiennes Africaines) et que j'ai contribué à plusieurs volumes de la Série ASET. Cependant, je ne perçois aucun revenu provenant de ces deux séries.

⁴ En Afrique francophone, les nombreux ouvrages publiés localement par les Éditions du CITAF sont plus accessibles.

groupe s'adresse à la fois aux Africains du continent et aux personnes d'origine africaine de la Diaspora, y compris dans les Caraïbes, ainsi qu'à un groupe diversifié de chercheurs intéressés. Ce groupe dispose de deux ressources : une petite bibliothèque numérique en pleine expansion (nous veillons à respecter les lois locales et internationales sur le droit d'auteur) à l'usage des membres, et un certain nombre de bibliographies thématiques sélectionnées pour aider les membres à savoir quelles ressources sont disponibles et où les trouver. Ma participation à ce réseau m'a ouvert des portes inattendues, mais importantes : j'ai rejoint l'équipe de l'ACTEA, j'ai participé à la création de la revue académique en libre accès de l'ACTEA (que vous êtes en train de lire, cher lecteur) et j'ai été invité à participer en tant que mentor au Projet d'Écriture Transatlantique ('Transatlantic Writing Project' en anglais ou TWP) — dont ce numéro spécial est l'un des résultats encourageants.

Publication et Aquisition de Ressources dans le TWP

Travailler avec mes mentorés du TWP pour les aider à perfectionner leurs compétences en matière de recherche et d'écriture a été à la fois agréable et enrichissant. J'ai particulièrement apprécié nos ateliers en face à face à Cape Coast, au Ghana, et à Kingston, en Jamaïque. J'ai été ravi d'aider l'un des participants à entrer en contact avec un éditeur (HippoBooks, une marque de Langham) et j'ai hâte de découvrir sa monographie ; il est également devenu un ami cher. Pour le TWP dans son ensemble, j'ai proposé une introduction à la riche tradition théologique africaine (listes de séries de livres, revues clés du monde minoritaire particulièrement pertinentes pour l'Afrique et les Caraïbes noires, et revues clés publiées en Afrique, en mettant l'accent sur les revues en libre accès) ; la production de bibliographies *Africana* ; le processus de soumission d'articles à des revues ; et la rédaction de critiques de livres. J'ai souligné l'importance à la fois de tirer parti du matériel *Africana* existant et de tenir compte de l'accessibilité de nos propres publications.



Joshua Robert Barron, *co-directeur-éditeur*
Essai Éditorial : Récupérer le Miel dans la Ruche :
Accessibilité des Ressources en Afrique et dans les Caraïbes



**Mentors et participants profitant de la librairie et des ressources du TWP
— St Nicholas Seminary, Cape Coast, Ghana**

Remarque importante :

Le terme « *Africana* », dérivé du latin et désormais couramment utilisé en anglais, n'est pas simplement synonyme de l'adjectif « africain(e) ». *Africana* signifie plutôt « ayant trait à l'Afrique » et fait référence à des objets (par exemple, des artefacts, des objets artisanaux, des livres, des documents) qui sont liés à la culture, à l'histoire et/ou aux langues africaines, ou qui en sont issus. Le terme *Africana* désigne ici à la fois le continent africain et l'Atlantique Noir. *Africana* englobe à la fois les peuples et les traditions d'Afrique et ceux d'origine africaine. En termes de recherche universitaire, un ouvrage *Africana* fait preuve d'une connaissance approfondie et pertinente des cultures, des contextes et des langues africains. Il peut être rédigé par un auteur non africain, mais inclut des perspectives africaines. De même, certaines œuvres africaines sont entièrement écrites dans une perspective du monde minoritaire (c'est-à-dire « l'Occident » ou « le Nord global ») et ne tiennent pas compte des réalités contextuelles africaines : ces œuvres ne font pas partie de la recherche sur l'*Africana*. Il est essentiel de s'intéresser aux contextes africains ou de les appliquer.⁵

L'un des aspects les plus réjouissants de nos ateliers en présentiel était la possibilité d'organiser des « librairies de conférence » où nous pouvions fournir des documents pertinents à faible coût ou gratuitement grâce à la générosité de plusieurs éditeurs, ainsi que de l'USPG (*United Society Partners for the Gospel*), qui a contribué à concrétiser cette vision. Wipf et Stock nous a fourni à prix coûtant des titres de sa série African Christian Studies Series ; SCM Press a offert une réduction sur certaines nouvelles publications ; et Brill a fourni une variété de documents — gratuits, à bas prix ou à prix plein — à nos participants. Nos collègues de l'Institut Akrofi-Christaller (Akropong-Akuapem, Ghana) nous ont aimablement apporté une large sélection de numéros de leur revue, *Journal*

⁵ Cette note est adaptée du manuel des politiques de la revue, d'une section rédigée par moi-même en collaboration avec le professeur Fohle Lygunda Li-M.

of *African Christian Thought* ('Revue de Pensée Chrétienne Africaine'), et une sélection de publications Regnum à revendre. Bien que ces documents provenant d'Akrofi soient déjà proposés à des prix abordables pour le continent, ils ne sont disponibles qu'en version imprimée et ne sont donc pas toujours facilement accessibles à un large public. Nous avons donc été ravis de mettre ces trésors à la disposition de nos participants lors de nos deux conférences en présentiel (à Cape Coast, au Ghana, et à Kingston, en Jamaïque).

De Miel et de Savoir

Il y a plusieurs années, j'ai lu le Psaume 119:11 dans la traduction Maa (la langue du peuple Maasaï, parfois connue en Afrique de l'Est sous le nom *kiMaasai*). Enfant, j'avais mémorisé ce verset en anglais dans les versions KJV et NIV-1984: « *Thy word have I hid in mine heart, that I might not sin against thee* » et « *I have hidden your word in my heart that I might not sin against you* ». Ces deux traductions peuvent être rendues en français par « J'ai caché ta parole dans mon cœur afin de ne pas pécher contre toi ». Cependant, la Bible en maa n'utilise pas le verbe habituel pour « cacher », *aisudoó*. Elle utilise plutôt *ashum*, qui signifie « mettre quelque chose de valeur dans un endroit sûr afin d'y avoir accès en cas de besoin ». Ce verbe est beaucoup plus proche du sens du verbe hébreu (*šāpanēti*) utilisé dans ce verset. Je traduis le maa, *atashima nanu ororei lino to ltau lai pee maas ng'oki tialo iyie*, en français par « J'ai conservé ta parole dans mon cœur comme une ressource précieuse afin de ne pas pécher devant toi ».⁶ Le but de garder la parole de Dieu comme une ressource précieuse n'est pas simplement de la protéger contre le vol ou les dommages, mais plus précisément de la rendre facilement accessible lorsque l'on en a besoin.

J'ai tendance à avoir le Psaume 119:11 à l'esprit chaque fois que je lis ou entends Matthieu 13:52: « Alors [Jésus] leur dit: "C'est pourquoi tout professionnel du savoir qui est devenu disciple du royaume des cieux est semblable à un homme qui gère une maison et qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes" », (ma traduction). En tant que professionnel du savoir — ou *scribe*, selon la traduction traditionnelle du mot grec *grammateus* — et enseignant en théologie, mon travail ne consiste pas à accumuler des connaissances comme un avare. Ma vocation est plutôt d'accumuler des connaissances afin de pouvoir mettre à disposition des ressources précieuses, nouvelles et anciennes, que je partage avec mes étudiants (et mes collègues) pour le bien de la communauté... et pour leur donner les moyens de faire de même.

⁶ J'ai déjà abordé ce sujet en anglais, avec davantage de détails techniques, dans mon article intitulé, « My God is enkAi: A Reflection of Vernacular African Theology », *Journal of Language, Culture, and Religion* 2, n° 1 (2021): 1–20, aux pp. 14–15.

Dans la culture maasaï, le miel revêt une importance capitale, bien plus encore que dans l'ancienne culture israélite de l'Ancien Testament. Mais le miel est farouchement protégé par les abeilles. Certaines personnes connaissent les techniques permettant de récolter le miel en toute sécurité dans les ruches sauvages. En 2007 ou 2008, j'ai participé à un safari à pied, accompagnant un groupe d'anciens maasaïs chrétiens qui visitaient des fermes isolées pour partager la bonne nouvelle de Jésus. Nous avons rencontré par hasard des jeunes hommes qui connaissaient le comportement des abeilles. Ils récoltaient du miel dans une ruche sauvage. Les coutumes culturelles en matière de communauté et d'hospitalité voulaient que chacun d'entre nous goûte au miel. Sous le soleil brûlant de l'équateur, le miel nous a éclairci les yeux. J'ai également vu les yeux de mes élèves s'éclaircir devant la douceur d'un accès inattendu à des ressources importantes.

Trop souvent, les publications sont comme le miel dans un rayon de la ruche : trop bien protégées par le dard du prix, qui est trop élevé pour les chercheurs des économies africaines et caribéennes. Il est essentiel que ceux d'entre nous qui connaissent non pas les abeilles, mais l'édition, interviennent pour rendre le « miel qui éclaircit les yeux » des ressources aussi accessible que possible à ceux qui le recherchent.

Des Ressources Inaccessibles aux Ressources qui n'ont Pas été Accédées (c'est-à-dire, Ressources non consultées)

J'ai brièvement décrit certains des nombreux défis liés à l'inaccessibilité des ressources scientifiques essentielles en Afrique et dans les Caraïbes, mais il existe également une question distincte concernant les ressources qui restent inaccessibles. Lors de ce safari à pied, on nous a offert les deux types de rayons — des morceaux de miel sucré et coulant et des morceaux de rayons contenant des *inkera oo lotorok* (« larves d'abeilles »). Pour les pasteurs (c'est-à-dire, éleveurs pastoraux) qui s'occupent de leur bétail toute la journée sous le soleil brûlant de l'équateur, les larves d'abeilles, composées d'environ 50 % de protéines et 50 % de matières grasses, sont une source nutritionnelle très riche. On m'a dit qu'un peu d'*enaisho oo lotorok* (« miel ») et un peu des *inkera oo lotorok* suffisent pour permettre à un homme de tenir toute la journée. Mais en tant qu'américain encore novice dans la culture maasaï, j'avoue que l'idée même de manger des larves d'abeilles me donnait un peu la nausée. Il s'avère cependant que tous les Maasaï n'aiment pas manger des *inkera oo lotorok*. Alors que certains d'entre nous ont goûté à cette riche source de nutriments, deux de mes compagnons maasaï qui faisaient la queue devant moi s'en sont abstenus. « Nous ne mangeons pas les bébés abeilles », m'ont-ils dit. J'ai donc pu accepter le miel avec gratitude tout en refusant poliment les larves sans offenser la culture

locale. Néanmoins, je suis sûr que certains d'entre nous ont été perplexes devant notre refus d'une offrande aussi revitalisante.

De même, alors que je réfléchissais aux résultats des conférences TWP avec d'autres dirigeants du TWP, une question qui me préoccupait depuis longtemps m'a rappelé la deuxième partie de mon anecdote. Nous avons certainement vu des « yeux éclaircis » lorsque les participants entraient et sortaient de nos « librairies ». En effet, certaines des meilleures photos de la conférence sont celles qui capturent l'expression de joie sur les visages de ceux qui ont enfin pu tenir entre leurs mains une copie physique publiée de leur propre travail, ou de celui d'un nouveau collègue du TWP, ou d'un trésor longtemps recherché et apparemment inaccessible enfin obtenu — sans parler de ceux dont les yeux se sont éclaircis à la découverte inattendue d'anciennes conversations théologiques afro-caribéennes dans des publications plus anciennes. Mais une autre offre utile, et un petit moyen de remédier aux déséquilibres évoqués ci-dessus, a été la généreuse proposition de Brill d'offrir un accès gratuit, dans la mesure du possible, à certaines ressources en ligne (normalement payantes), les participants au TWP étant invités à contacter le représentant de Brill pour demander des titres spécifiques pertinents pour leurs recherches/écrits. Deux d'entre nous, dirigeants du projet (il est intéressant de noter que l'un se trouvait en Afrique et l'autre dans les Caraïbes), avons volontiers profité de cette offre, mais — à notre grande surprise — aucun des quelque 25 participants ne l'a fait. Nous ne savons toujours pas pourquoi cette offre gratuite n'a pas été accueillie avec enthousiasme. Peut-être que, tout comme ceux qui, lors de mon safari à pied, ont apprécié le goût et la richesse nutritionnelle des « bébés abeilles », les autres se sont demandé pourquoi certains d'entre nous avaient refusé une source de nourriture aussi riche.

Cela reste un point à examiner : d'une part, la réalité du caractère « caché » et l'inaccessibilité de nombreux documents universitaires demeure vraie ; mais peut-être y a-t-il d'autres facteurs que nous n'avons pas identifiés qui ont rendu la participation, dans ce cas précis, quelque peu déplaisante, tout comme l'idée de manger des « bébés abeilles » me déplaît. Les participants n'ont-ils pas compris l'offre ? Ou bien l'aspect en ligne de ces ressources était-il rebutant, ou bien un soutien supplémentaire était-il nécessaire pour effectuer des recherches bibliographiques avec Brill ? Ou bien y avait-il autre chose ?

Une autre référence culturelle maasaï pourrait être pertinente ici. Le mot *maa erutore* signifie « récolte / collecte de miel sauvage ». Curieusement, même si le miel est un produit très prisé et nécessaire à de nombreuses pratiques culturelles traditionnelles (y compris les fiançailles officielles), la pratique de l'*erutore* était traditionnellement méprisée comme un travail « non maasaï ». Le miel est reconnu comme extrêmement précieux, mais la récolte du miel a

toujours été méprisée dans la culture maasaï. Il semble que le travail de collecte de ressources académiques soit parfois dévalorisé de la même manière.

Conclusion

L’Afrique et les Caraïbes noires sont peut-être pauvres selon les critères de la Banque Mondiale et du Fonds Monétaire International (IMF en anglais). Il existe certainement dans ces régions des personnes qui souffrent de pauvreté matérielle. Mais l’Afrique et les Caraïbes noires ne sont pas pauvres sur le plan théologique ou académique. Dans les deux cas, ce qu’il faut, c’est un accès plus équitable à la richesse existante — équitable non seulement en termes de coût, mais aussi en termes d’accessibilité — afin de répondre aux besoins et aux préférences des chercheurs. Les dirigeants et les mentors du TWP ont eu la chance d’avoir accès à des trésors de connaissances et d’expérience.

Nous nous sommes efforcés — avec succès, je pense — de « faire ressortir les trésors anciens et nouveaux » pour les participants au projet, tout en bénéficiant nous-mêmes, en tant que leaders et mentors. Cela a notamment consisté à développer des compétences pour *trouver* des trésors anciens et nouveaux dans le processus de recherche et pour *partager* ces connaissances et cette sagesse dans leurs propres écrits et publications, rendant ainsi ces trésors plus largement accessibles à l’université, en classe et dans les congrégations. Les trésors découverts dans ce numéro spécial, en plus de la bibliographie exhaustive des publications du projet, parlent d’eux-mêmes.